

~~Exotisme imaginaire où le voyage est devenu un motif idéologique.~~

~~Je connais encore à la littérature exotique un charme plus puissant que tout autre : c'est ce rêve contagieux et un peu dément de solitude exotique qui, de Loti à Waldemar Bonsels, de Henry Thoreau à Keyserling, a fait trembler de désir et d'espoir, un instant au moins, tous les écrivains voyageurs. Tentation insidieuse que les coloniaux ont appelée le « coup de bambou », ce fol et grisant désir de se déciviliser, de se réveiller un matin, asocial, amoral, heureux, au sein d'une nature sauvage, salubre et tonifiante..~~

~~MAURICE BÉZEL~~

Fr. Decaux **

TRENTE-TROIS NOTES ET SIX POST-SCRIPTUM SUR LA LITTÉRATURE EXOTIQUE.

1. Je signalais, il y a un mois, dans une note relative à un film de cinéma, le mépris d'un grand nombre de jeunes écrivains envers le pittoresque et la couleur locale. Les individus sont des forces dont on étudie consciencieusement le jeu, mais peu importe, semble-t-il, la nature du champ où elles agissent. L'amour de Dostoïewski est peut-être la cause (à moins qu'il ne soit l'effet) de cette tendance.

La littérature n'est, cependant, pas affaire uniquement d'intelligence, mais d'art. Je ne demande à beaucoup de livres que d'être « évocateurs ». De plus, il est des hommes dont la pensée ne peut être considérée à l'exclusion d'un milieu où ils vivent, ou bien où ils voudraient vivre. Certains hommes sont infiniment sensibles aux éléments et aux choses qui les entourent. Les décors ne sont pas à dédaigner.

2. Paul Morand ne dédaigne pas les décors, mais il souhaite démoder l'exotisme, cette « photographie en couleurs ». Drieu la Rochelle trouve que « toutes les parties du monde sont si rapprochées, physiquement, que les effets physiques de l'exotisme sont anéantis. « C'est ainsi (ajoute-t-il) que l'art de Loti, en quelques années est devenu

primaire ». Beaucoup de mes camarades ignorent Loti, et se scandalisent presque lorsque je le place parmi nos plus grands écrivains. C'est pourquoi je voudrais essayer de leur montrer qu'il y a en Loti quelque chose d'« humain », au sens où ils l'entendent. Je parlerai donc de Loti... et puis, après, d'André Gide.

3. Je noterai d'abord que le terme de « photo en couleurs » employé avec mépris par Paul Morand, s'il peut être appliqué aux exotistes à la Théophile Gautier, me semble tout à fait inexact pour Loti. Il a, *volontairement*, mis peu de pensée dans son œuvre, mais ne s'y est-il pas, quand même, donné passionnément ?

4. La sensibilité très vive, la *pitié* de Loti, contribuent peut-être à fournir quelques préventions à nos générations, plus nietschéennes. Mais Loti était un énergique, un fort, et sa règle de vie fut bien plutôt la « morale des maîtres » que celles « des esclaves ». S'il eût été de cinquante ans plus jeune, il l'eût davantage manifesté dans son œuvre ; cependant il ne l'a pas caché, et sa pitié ne fut jamais une faiblesse.

5. — Comment allia-t-il en fait, dans son cœur, ces deux tendances éthiques d'apparences quand même assez opposées ? Loti s'est bien expliqué lui-même, lorsqu'il nous dit qu'il était un personnage bien moderne, très compliqué, mais que son effort visait à remettre en valeur, en lui, l'*homme primitif*.

Primitif ! Il devait donc ne point s'analyser, et se laisser partager, sans remords, entre ces impulsions. Il avait un caractère assez fort, une personnalité suffisamment réelle, pour ne pas être, malgré cela, un « impulsif ». L'impulsif se contredit et se détruit lui-même, sans le vouloir, parce qu'il est incapable de réflexion. Mais il n'est pas nécessaire, pour n'être pas celui-là, de se formuler une règle de vie. Il y a des hommes qui ne réfléchissent pas avant chaque geste, et que cependant je ne classe pas parmi ceux que j'appelle non sans quelque dédain les impulsifs : une même tendance, plus ou moins consciente, traverse toute leur vie, et maintient leur unité.

Parmi ceux-là, il y a des actifs : Loti. Cependant, il n'a jamais exalté l'action dans ses œuvres. S'il l'eût fait, peut-être les jeunes chercheraient-ils davantage à le connaître. Qu'il fut un actif et un volon-

taire, nous en avons cependant la preuve dans son œuvre, mais quand il l'avoue, il le fait de façon si étrange. Je la vois, cette preuve, dans la phrase qui ouvre *Un Pèlerin d'Angkor* : « Rien ne m'est arrivé que je n'aie obscurément prévu dès mes premières années. »

6. Certains craignent aussi de ne trouver dans Loti que de banales et sentimentales histoires d'amourettes habillées d'exotisme. Ceux qui lisent Loti pour ses aventures amoureuses ne comprennent rien à Loti. La femme tient un rôle considérable dans son œuvre, mais la vertu de son amour est presque métaphysique ; par son intermédiaire, Loti communique panthéistiquement avec la nature, avec « les pays ». Cet amour est, je crois, à base de sensualité, mais l'auteur s'y trompe lui-même (par refus de s'analyser profondément), car sa sensualité est généralisée et universalisée : mystique.

7. A l'amour de Loti se mêle « une préoccupation de l'au-delà ». Il ne peut admettre que la beauté ne participe à un Beau-en-soi, à un *Inconnaissable* qu'il cherche à étreindre, par-delà les corps, dans l'amour (*Voir Fleurs d'Ennui*).

8. Loti est insatisfait de la vie concrète. Il a comblé tous ses espoirs terrestres, mais il est hanté par la possibilité d'un au-delà. L'idée, qu'il n'arrive pas à repousser, d'une mort *définitive*, lui fait horreur. La génération actuellement jeune est, dans son ensemble, moins inquiète de l'au-delà. C'est parce qu'elle a opéré la révolution qui place le culte de l'instant aux premiers degrés de son échelle de valeurs. Celui qui, aimant l'instant, aime la vie, ne craint pas la mort.

Loti avait conservé sur son échelle sentimentale nombre de valeurs traditionnelles qui ne correspondaient plus *en lui* à aucune croyance, à aucune idée. On peut voir là une des causes de sa tristesse et de sa nostalgie.

9. Loti avait cependant certaines conceptions de la vie qui n'étaient point trop éloignées des nôtres. Nous aussi, nous effectuons un retour au *primitif*. C'est la « dureté des temps » qui nous y oblige. Balayage de certaines valeurs sentimentales (notre génération fait peut-être le ménage plus « à fond » que Loti) ; domination de celles que l'on conserve par un semi-Nietschéisme, souple et pragmatiste ; pureté des sens et de l'esprit ; culte de la vie physique, non seulement à la

manière dorienne et brutale de Montherland, mais aussi de façon plus raffinée, comme Gide, qui, dans ses *Nourritures*, jouit de chacun de ses gestes, de chacune de ses attitudes.

Cette joie de vivre, cette joie de la santé exubérante des êtres beaux, cette joie des mouvements harmonieux, cette pureté selon Montherland, Loti aussi l'a chantée. Je songe à cette bataille en Chine où fut blessé Sylvestre (*Pêcheur d'Islande*) et à telle partie de pelote basque dans *Ramuntcho*. Je les vois se dessiner devant moi en belles fresques olympiques.

10. La crainte d'une mort complète mise à part, il y a dans la nostalgie de Loti une passion éternelle, ce désir d'être « ailleurs » qui l'a poussé à toutes ses aventures et à toutes ses méditations.

11. Un tel désir, qui commence à jouer dans le plan géographique, se prolonge toujours sur le plan mystique, mais le sujet auquel il s'attaque peut, mystiquement, réagir de façons très diverses. (Il y aurait ici quelque chose à dire à propos des peuples nomades et pasteurs, et de leur supériorité spirituelle sur les sédentaires attachés à la terre).

A la base de ce sentiment, deux éléments à considérer : amour de la nature en général, et amour des pays. Le premier se prolonge en un panthéisme plus ou moins précis. Le second (avec l'influence combinée de la nature et des civilisations) arrive à faire des pays particuliers des sortes de divinités, qui impressionnent les esprits de façon personnelle, et dont la contemplation et l'adoration finit par prendre certains caractères d'un culte religieux.

Chez Schuré (*Sanctuaires d'Orient*) c'est plutôt l'inverse qui s'est produit : l'appel religieux était dominant, et il exigeait, en pâture, des symboles que seul le voyage en Egypte, Grèce et Palestine était capable de lui procurer. D'où la tonalité si chaude de ses descriptions.

12. Loti a montré la naissance de son désir dans *le Roman d'un enfant*, la satisfaction momentanée de son mysticisme dans *l'Inde (sans les Anglais)*, et sa désespérance finale (provoquée par la préoccupation mêlée à son mysticisme, de certaines formules de métaphysique spiritualiste auxquelles sa raison hésitait à adhérer) dans plusieurs livres, et notamment dans *Un Pèlerin d'Angkor*.

13. Je voudrais noter aussi la façon dont se manifeste, bien souvent,

(surtout à ses débuts) ce désir d'être ailleurs (dans sa forme géographique). Les mots vierges ont une telle vertu d'évocation : on s'imagine que l'on pourra prendre possession de tout un pays, en composant de longues énumérations, et mieux encore en se livrant à des études scientifiques qui ramènent les énumérations désordonnées à l'unité d'une formule. Petit à petit les mots ne suffisent plus, la science paraît trop sèche, incapable d'enfermer et de conserver les émotions, les impressions trop complexes.

C'est l'histoire de Loti enfant, et du vieil oncle colonial qui lui montrait ses herbiers et ses collections entomologiques. « Il avait prédit, mon pauvre oncle, que je deviendrais un savant naturaliste... il ne comprenait pas que mon penchant pour l'histoire naturelle ne représentait qu'une déviation passagère de mes petites idées encore flottantes ; que les froides vitrines, les classifications arides, la science morte, n'avaient rien qui pût longtemps me retenir. Non, ce qui m'attirait si puissamment était derrière ces choses glacées, derrière et au-delà ; était la nature elle-même, effrayante et aux mille visages, l'ensemble inconnu des bêtes et des forêts... » (*Le Roman d'un Enfant*).

C'est encore, malgré des circonstances différentes, la mésaventure des cahiers qu'André Gide emporta en Afrique : « Obsédé par le désir de ce pays qui, chaque année, s'exaltait en moi vers l'automne, et souhaitant enfin guérir, *pro remedio animae meae*, je projetai d'écrire un livre sur l'Afrique.

« Je travaillai tout l'été d'après mes souvenirs. Souvenirs imprécis ; l'immédiatité leur manquait et je ne savais plus rien faire. Je travaillais en vain. De ce pays je ne remémorais que les délices, ce qui précisément m'y attirait encore... Je décidai d'y repartir une dernière fois, sous prétexte de préciser chaque particularité de saveur.

« Quand, pour la sixième fois, je m'embarquai pour l'Algérie, le livre que j'espérais rapporter était tout autre que celui que j'offre aujourd'hui. *Les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques, devaient y être soulevées. Il est certain qu'elles me passionnèrent. J'emportai des cahiers que je voulais remplir de documents précis, statistiques...*

« Sont-ce bien ces cahiers que voici ? » (*Amyntas*).

Non, ces citations ne se ressemblent pas ; mais vraiment, j'éprouve tant de plaisir à essayer de rapprocher leurs auteurs...

14. Maintenant je ne veux plus parler de la désespérance de Loti. Si j'aime Loti, ce n'est pas seulement parce que je retrouve en lui, dans toute leur fraîcheur, des désirs que je comprends, mais c'est parce qu'il est un peintre admirable. Il se sert, d'ailleurs, pour ses peintures, de sa nostalgie, — mais d'une touche si délicate : par le choix de quelques épithètes subjectives, et de ses comparaisons.

Ses comparaisons visent toujours à relier ce qu'il nous montre à des choses plus anciennes, plus lointaines, et plus inaccessibles, « et alors, on ne sait plus... ».

C'est absolument le contraire de ce que fait Paul Morand, qui, par réaction contre l'exotisme et pour obéir à une sorte de subjectivisme ethnique, prétend fausser les tableaux qu'il met sous les yeux de ses héros, et qui, pour empêcher la rêverie que provoque l'évocation des pays étrangers de se prolonger et de nous émouvoir trop profondément, cherche ses comparaisons parmi les objets les plus précis et les plus hétérocytes. Il nous fait ainsi pénétrer dans un tout autre monde que l'auteur du *Roman d'un Enfant*, un monde plus amusant, mais où l'on ne s'égare pas.

15. Lisez Loti au soleil, à la campagne, ou plutôt *dans la nature*. Il faut être au calme pour lire Loti. Voilà peut-être une des raisons pourquoi on le lit moins aujourd'hui. Je sais que tels livres (de lui) lus en face de la mer m'ont paru infiniment plus suggestifs que tels autres lus à Paris ou en chemin de fer. Le rythme de Paul Morand, au contraire, conserve toute sa valeur dans cette vie trépidante si même elle n'en est pas accrue. Loti, détestant les appareils de locomotion à secousses, nous a chanté ses voyages en voiliers, ses caravanes à dos de chameau, ses longues traversées où, devant une nature immense, il goûtait d'une solitude qui, chaque jour, devient plus rare. L'ondoisement des vagues rythme toute son œuvre. L'océan conserve des lecteurs à Loti.

16. Les phrases, dont le mouvement suit le contour des choses, et dont le balancement hypnotise, émeuvent jusqu'en des profondeurs insoupçonnées ceux qui, comme lui, sont affolés des ailleurs. Il parvient à faire tomber les barrières qui le séparent de ses lecteurs ; il les fait communier avec *Tout*, et il leur impose son émotion brute,

cette émotion d'homme primitif qu'il s'efforce de rendre, en lui-même, dominatrice. Grâce à cette faculté magique de nous « appliquer » son émotion, il arrive à nous mettre en face des objets qu'il décrit, directement, et à faire oublier son rôle d'intermédiaire.

17. Loti cherche toujours à montrer comment ses émotions s'attirent les unes les autres. Par exemple, il expose comment, par des associations *très simples*, la vue de petits sacs de soie, ou celle de certains gros turbans de Turquie, est liée à l'idée de la mort. Il montre comment, par suite d'une coïncidence retrouvée dans ses souvenirs d'enfance, la musique de tel impromptu de Chopin fait lever dans son esprit le rêve de forêts vierges encore inconnues ; ailleurs il imagine, pour expliquer telle émotion, la familiarité inconsciente d'une image que ses ancêtres ont sans doute déposée en lui ; il montre, dans toutes ses impressions, l'extrémité de chaînes dont les origines se perdent dans un inaccessible lointain, et il émeut ainsi, dans l'*inconscient* de son lecteur, des associations analogues... (D'où cette impression de pénétration si profonde.)

18. La psychologie de Loti est très simple, volontairement, mais dans le domaine des pensées simples où il se confîne, il peint de très fines nuances, avec une délicatesse non pareille.

19. On ne peut évidemment pas comparer la psychologie de Loti à celle de M. Proust, sa littérature « primitive » à la littérature savante et scientifique de Proust. Cependant, un jour, lisant les souvenirs d'enfance de *Du côté de chez Swann*, j'ai immédiatement pensé à Loti. Pourquoi ? Le trouble apporté dans tout le système d'impressions de l'auteur par la description d'une seule impression — la fraîcheur des émotions... Peut-être aussi le but commun de ces deux grands écrivains qui souhaitèrent d'échapper, par la survie de leur œuvre, à la désintégration totale ?... Proust aura davantage enrichi l'humanité ; et cependant, Loti...

20. André Gide aussi a magnifiquement chanté l'appel des ailleurs, et c'est pourquoi j'ai annoncé mon intention de parler de lui dans ces notes. Il est plus raffiné, plus enthousiaste et plus intellectuel que Loti ; mais j'ai déjà dit quel plaisir égoïste j'éprouvais à rapprocher

ces deux noms, quoique Gide soit bien autre chose qu'un merveilleux peintre.

L'expression de ce sentiment (l'appel des ailleurs), simplement donnée par Loti, est, chez Gide, tout imprégnée de son intelligence. Lorsque la mère de l'Enfant Prodigue demande à son fils ce qui l'attirait si vivement au dehors : « Rien... Moi-même... Je ne cherchais pas le bonheur... Je cherchais qui j'étais... »

Le livre où Gide a le plus fortement dessiné ce sentiment sous une fausse apparence de système, est les *Nourritures terrestres*. Du prologue, j'extrais ces quelques phrases : « Et quand tu m'auras lu, jette ce livre et sors. Je voudrais qu'il t'eût donné le désir de sortir — sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée... Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, puis à tout le reste plus qu'à toi. »

Le désir des autres lieux semble n'être pour Gide qu'un symbole et un cas particulier de sa soif de liberté. Mais les deux sentiments sont si intimement liés que, pour un peu, j'appellerais les *Nourritures terrestres* un bréviaire de l'exotiste (d'après l'étymologie : celui qui aime à sortir).

21. Gide paraît cependant avoir trouvé un pays capable de le satisfaire. Lorsqu'il est en France, son désir semble « dirigé » vers l'Afrique du Nord (Voir note 12 : citation d'*Amyntas*).

Ce pays est personnage de roman dans l'*Immoraliste*, lieu de voyage dans *Amyntas*, sujet d'exaltation dans les *Nourritures*. Le livre VII des *Nourritures* contient des passages d'*Amyntas*. Il est curieux de passer d'un ouvrage à l'autre et d'y retrouver, par endroit, les mêmes phrases : extraits d'un journal de voyage ou strophes lyriques dépersonnalisées. *Amyntas* nous donne les impressions immédiates, que les *Nourritures* reprennent sur un plan supérieur où tout est fondu et simulé. L'Afrique du Nord est la principale divinité des *Nourritures*.

Gide a besoin des pays exotiques pour *nourrir* son âme et son esprit. Presque chacune de ses descriptions contient en soi une idée morale. Les livres de Loti ne prétendent pas nous donner de nourritures. Les livres de Loti sont presque uniquement descriptifs ; ils sont d'un réalisme ému. Alors que le style de Loti se modèle sur les choses, celui de

Gide (au moins dans les *Nourritures* et dans *Amyntas*) suit les pulsations de son âme.]

22. Loti endort l'esprit, Gide le force au travail. Loti analyse longuement sa vision pour donner son impression complète. Gide donne en quelques phrases courtes, souvent inachevées (mais toujours admirablement balancées) le multitude d'impressions qui a frappé tous ses sens. Il nous montre son étonnement devant un fait simple, une coïncidence inattendue. C'est à notre esprit, ainsi provoqué, de faire la synthèse de l'émotion.

23. Tout est décrit avec des sensations, puis, de temps en temps, brusquement une phrase inattendue interrompt le discours : un fait pris sur le vif, sans commentaire. Notre esprit était tellement présent que la donnée de cette parenthèse lui apparaît avec la plus intense réalité.

24. « Simiane, alors se levant, se fit une couronne de lierre et je sentis l'odeur des feuilles déchirées ». Comment, sans le contexte, faire sentir cette odeur au lecteur ?

Il y a, dans les *Nourritures*, une recherche d'impressions raffinées, recherche que l'on ne trouve pas dans l'œuvre de Loti.

La jouissance des températures :

« A cet âge, mes pieds nus étaient friards du contact de la terre mouillée, du clapot des flaques, de la fraîcheur ou de la tièdure de la boue... c'est que l'eau plus que l'air nous donne la sensation immédiatement différente de ses températures variées. » « C'est pendant cet été que j'appris à jouir plus particulièrement des températures. Les paupières sont admirablement aptes à cela. Je me souviens... » « Passage de forêt, zone de températures parfumées. Les plus tièdes ont l'odeur de la terre ; les plus froides, l'odeur des feuilles rouies. J'avais les yeux fermés ; je les rouvre. Oui : voilà les feuilles ; voici le terreau remué... »

Et les ivresses du jeûne ou de la soif... l'ivresse des fatigues. « O marche énorme, fatigue heureuse de la chair... »

25. « J'aime infiniment le désert. La première année, je le craignais un peu à cause de son vent et de son sable... Mais l'an passé, je fis d'énormes promenades. Je n'avais d'autre but que de ne plus voir

l'oasis. Je marchais ; je marchais jusqu'à me sentir infiniment seul dans la plaine. Alors je commençais de regarder. Les sables avaient des veloutements d'ombre au versant de leurs monticules ; il y avait des bruissements merveilleux dans chaque souffle ; à cause du silence, le bruit le plus fin s'entendait » (*Amyntas*). En un autre passage Gide évoque « le vide nuancé du désert ».

26. La concentration des impressions dans une page des *Nourritures* est tellement fantastique qu'elle vous produit presque une impression physique, sur toute la surface de la peau.

27. Les peintures de Loti sont plus complètes. Avec Gide, on ne peut pas parler de peinture. Souvent, il synthétise en quelques pages les impressions que produisent sur lui des lieux analogues : ainsi, dans les *Nourritures*, les « chants » des jardins, des sources, des couches, des villes, des oasis ou des déserts...

28. Rien d'analogue chez Loti. Rien, même, d'analogue à la description *synthétique* de Tunis que l'on trouve au début de « Feuilles de route » (*Amyntas*). Rien d'intellectuel chez Loti ; tout dans le même plan d'émotion ; émotions déroulées.

29. Cette faculté de synthèse pousse même Gide à écrire (mais il s'agit d'un voyage symbolique) : « Et nous entraîne vers le soir dans une ville sillonnée de canaux, une ville couleur de l'or ou de la cendre et qu'on nommait Amsterdam ou Venise suivant qu'elle était brune ou dorée. » Que de mouvements dans notre imagination et notre pensée, devant une telle synthèse !

30. La conclusion, le prolongement mystique de l'exotisme dans l'œuvre de Gide est le culte de l'instant.

« Nous croyons tous devoir découvrir Dieu. Nous ne savons hélas, en attendant de le trouver, où nous devons adresser nos prières... Puis on se dit enfin qu'il est partout, n'importe où, l'introuvable, et on s'agenouille au hasard. »

« Et je pris ainsi l'habitude de *séparer* chaque instant de ma vie, pour une totalité de joie isolée pour y concentrer subitement toute une particularité de bonheur... tellement, que je ne me reconnaissais plus dès le plus voisin souvenir. »

31. Loti était amoureux de son passé. Gide veut « tout le

passé du monde complètement absorbé dans le moment présent ».

Loti était inquiet de l'avenir, des au-delà. Gide veut user tout son désir dans l'instant présent.

« *J'espère*, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi, — satisfait, — mourir complètement désespéré. » (*Nourritures*.)

32. « Ce bien-être était fait non point de satisfaction des désirs mais d'évanouissement du désir, et de renoncement à tout... » (*Amyntas*).

« Il ne restait le long du mur qu'un étroit espace d'ombre qu'étranglait petit à petit le soleil ; de quoi juste abriter ma pensée. De pensée il ne m'en restait déjà plus que de quoi remplir cet espace étroit et se rétrécissant. Bientôt, contre le mur, il n'y aura plus que chaleur, que lumière, en moi que sensation et ferveur. » (*Amyntas*).

33. En terminant ces notes, je regrette qu'André Gide n'ait pas promené sa ferveur aussi loin que Loti sa nostalgie. (Après avoir lu *Mariage de Loti*, *les Immémoriaux* de Segalen et *Noa-Noa* de Ganguin, je rêve des *Nourritures* qu'il aurait pu nous envoyer de Tahiti).

FR. DECAUX

P.-S. 1. — Je viens de parcourir les *Incidences* d'André Gide, qui viennent de paraître. J'ai relu la *Marche turque*. La Turquie déçoit Gide, et cette déception vient rabattre ses désirs d'ailleurs et revivifier son amour de la civilisation occidentale et française. Ces sentiments de contre-poids ne sont pas de ceux qu'il juge bon de donner à ses héros d'imagination. C'est peut-être pourquoi j'ai voulu leur faire une place dans ces notes.

P.-S. 2. — Personnages exotiques : Dans les petits Arabes qui traversent son œuvre exotique, Gide admire l'âme enfantine, les jaillements de vie. Il cherche à vibrer en communion avec eux et à sentir ainsi palpiter sa jeunesse. Devant les indigènes des pays exotiques qu'il parcourt, Loti se contente de penser : « Comme ils sont différents de moi ! Qu'ils ont de chance d'ignorer toutes les complexités de mon être civilisé ! » et il n'ose toucher à leur secret. — Les Turcs, Chinois, Japonais, Arabes que Farrère aime à peindre ne sont pas des simples. En eux vibre toute la sagesse étrange de leur peuple : un équilibre de leurs facultés différent de celui qui se réalise en nous ;

